

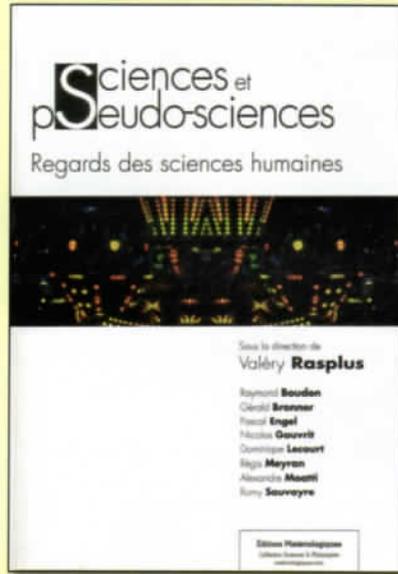
# La déraison savante

→ par Alain Policar

Un ouvrage salutaire qui fournit un éclairage informé sur les arguties et les ruses de l'irrationalisme.

Dans un ouvrage<sup>(1)</sup> à plusieurs voix, dirigé par Valéry Rasplus, sociologue et essayiste, les sciences sociales explorent ce que l'irrationalisme fait à la science et, plus précisément, à son projet d'émancipation. Le terrain d'expérimentation est celui des pseudo-sciences, de leurs discours et de leurs effets sur les esprits fragiles.

On peut certes, comme Dominique Lecourt, faire de la superstition et de la crédulité des données inhérentes à la condition humaine et penser, dès lors, qu'il est vain de les dénoncer. Mieux vaudrait en comprendre le sens. Sans doute, mais on voit mal pourquoi il nous faudrait choisir entre les deux tâches. C'est donc dans une perspective d'élucidation que se situent les autres contributeurs et il est incontestable que le pari est pleinement réussi. Si l'on excepte l'article (en anglais) de Raymond Boudon, consacré à énoncer les réquisits de la sociologie en tant que science, les autres auteurs suivent le programme énoncé par le directeur de l'ouvrage dans une introduction, consacrée à défendre une approche rationaliste de la connaissance, et un chapitre 1, dans lequel les pseudo-sciences sont décrites



▼  
**La science est ainsi souvent utilisée comme un outil permettant de gagner la confiance des adeptes.**  
▲

comme des parodies, textes l'un et l'autre fort consistants. Ces mystifications tirent leur force de persuasion de ce que Gérald Bronner nomme utilement le démagogisme cognitif. Celui-ci, comme la démagogie, flatte, excite et exploite les passions des masses et, en outre, confond systématiquement corrélation

et causalité. Bronner voit dans cette caractéristique la clef du succès durable des pseudo-sciences sur le marché cognitif. Il faut dire que, comme le souligne Romy Sauvyre, l'argumentation scientifique peut être au service de la justification des convictions religieuses, idéologiques ou personnelles. La science est ainsi souvent utilisée comme un outil permettant de gagner la confiance des adeptes. Il arrive aussi que des scientifiques élaborent des constructions théoriques relativement sophistiquées d'opposition virulente à la science contemporaine. C'est ce qu'a remarquablement montré Alexandre Moatti dans son ouvrage de 2013 (éd. Odile Jacob), intitulé *Alterscience : postures, dogmes, idéologies*, alterscience dont il analyse ici les invariants en la distinguant, essentiellement par ses protagonistes, des pseudo-sciences.

Parmi les outils mobilisés par les pseudo-sciences figurent les mathématiques. Nicolas Gauvrit évoque, de façon suggestive, l'intimidation mathématique. Il s'agit de l'utilisation d'une formulation mathématique ayant un effet gourou. Cette dernière

expression, utilisée par Dan Sperber dans un article de 2010, désigne l'effet produit par un discours confus, voire incompréhensible, tenu par une personne considérée par le récepteur comme prestigieuse, ce qui permet à celle-ci d'emporter l'adhésion sans avoir à fournir d'argument réel. L'auteur rappelle opportunément l'ouvrage de Sokal et Bricmont (éd. Odile Jacob, 1997), *Impostures intellectuelles*, qui montre comment dans les travaux postmodernes une banalité peut passer pour une avancée décisive de la connaissance.

C'est tout le mérite de Régis Meyran, anthropologue, de se poser la question de savoir si l'ethnologie peut être considérée comme une pseudo-science. Parce qu'elle prend pour objet la magie et la croyance,

cette discipline apparaît comme un lieu privilégié d'affrontement entre rationalisme et antirationalisme. Cet affrontement est, aux yeux de Meyran, une véritable ligne de front dans l'ethnologie française. Dans le camp rationaliste, il range, sans surprise, Durkheim, Mauss et Lévi-Strauss. Mais ce qui est moins attendu, c'est l'examen de l'influence de l'ésotérisme savant sur le relativisme cognitif. C'est dans cette perspective que se mesure le rôle de René Guénon, pour qui l'individualisme et la pensée rationnelle ont séparé l'homme des sciences traditionnelles et ainsi rompu le lien avec le cosmos. L'influence de Guénon est repérable chez Louis Dumont, auquel on peut reprocher d'avoir réduit la société indienne à son essence religieuse. En définitive, l'ésotérisme apparaît comme un obstacle épistémologique important pour l'analyse rationnelle des faits sociaux.

Un autre de ces obstacles, sans doute plus puissant, est analysé, de façon très originale, par Pascal Engel. Sous l'appellation d'esprits faux, il désigne ceux qui, loin d'être des ignorants ou des imbéciles, n'ont pas l'intention d'examiner leur savoir de manière critique. Ils aiment, note l'auteur, « les savoirs qu'ils ont élus comme scientifiques [...] et sont sans cesse à la recherche d'une caution de spécialistes ». Le problème posé par l'existence de ces esprits, « insensibles aux valeurs et aux règles qui accompagnent le savoir scientifique », relève donc de l'éthique de la croyance. Au fond, l'un des traits les plus frappants des adeptes des pseudo-sciences est le mépris de la preuve. Ils illustrent largement ce que Bouveresse nomme le « cynisme épistémique », attitude consistant à réduire les valeurs intellectuelles à l'intérêt pratique.

Au total, un ouvrage qui remplit parfaitement la tâche qu'il s'était fixée : défendre la pensée rationnelle contre les obscurantismes, quels que soient les habits derrière lesquels ils se dissimulent. ●

(1) *Sciences et pseudo-sciences : regards des sciences humaines*, ouvrage collectif sous la direction de Valéry Rasplus, éd. Matériologiques, 2014.